

Prix de l'Abonnement — Edition Quotidienne

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ÉTRANGER..... 12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire

1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$3.00	\$1.50	\$1.00	\$0.75
POUR L'ÉTRANGER..... 4.00	2.05	1.35	1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 12 MARS 1913

86ème Année

1er Septembre 1827

LA VIE A PARIS

Il y avait auprès de moi des journalistes étrangers sur la place de l'Hôtel-de-Ville où se tenaient, attendant le départ du président, les cuirassiers de l'escorte, immobiles et superbes. Ces spectateurs admiraient la façon toute simple et l'ordre parfait avec lesquels se faisait, dans une grande nation réputée turbulente, la transmission des pouvoirs, et je les entendais s'étonner de l'unanimité des sentiments de cette foule acclamant les présidents qui tout à l'heure avaient passé devant elle. Un cordon de troupe maintenait cette foule accourue; mais en vérité il n'y eût pas eu de soldats pour faire la haie que ces Parisiens poussés sur le trottoir se fussent tenus là, paternels et avides de voir, malgré le froid vif et le vent qui soufflait.

— Qui sait dit un de ces journalistes, si nous aurions nous, autant de raison que ce peuple de France? Et j'espère qu'ils auront traduit exactement dans leurs articles les sentiments qui les animaient alors. Le spectacle fut en effet très beau, en supposant qu'une telle manifestation soit un spectacle. La salle des fêtes, élégante et gaie, eût tenté un Eugène Lami. Quelle aquarelle! Toilettes claires, aigrettes partout de ces oiseaux de paradis qui font des chapeaux féminins autant d'objets de luxe — des fleurs, de la musique, des uniformes militaires mêlés aux fracs noirs des députés et des conseillers municipaux, la poitrine barrée de leurs écharpes. Et surtout une atmosphère de confiance et d'espérance, un besoin spontané et très visible de manifester des sentiments de concorde, d'union, de foi en l'avenir. Je note l'impression sincère d'un témoin. Et au total, c'est de l'histoire.

Puis lorsque les appels stridents des trompettes annonçant leur entrée, saluée comme par les héros de jadis, les trois présidents apparurent, le plus jeune entre ses deux prédécesseurs, suivis des présidents du Sénat et de la Chambre, ce fut une unanime manifestation de respect et de sympathie. La "Marseillaise" éclatait, vibrante, et les voix humaines s'y mêlaient aux cuivres de la garde républicaine. Par un étrange et poignant ressouvenir soudain, pourquoi me rappelaient-ils en ce moment même le soir où, pour la première fois, j'entendis cette "Marseillaise", alors et jusque-là interdite? C'était à Metz, un soir orageux de juillet. Un régiment de l'armée du Rhin entra, en tenue de campagne, par la porte Serpenoise. La "Marseillaise" le guidait. Dans le crépuscule encore assombri par les nuées de l'horizon, ces soldats, irréprochables dans le rang, avaient l'air de fantômes défilant comme les héros évoqués par Raffet dans la "Revue nocturne". C'était saisissant et superbe. Les talons, sur le pavé battaillé comme une marche guerrière. Ils semblaient invincibles — et ne furent-ils pas vaincus? — ces fantassins dont les baïonnettes jetaient, çà et là, des éclairs.

Pour la première fois j'entendais, jouée par une musique militaire, cette "Marseillaise" déchainée, et je ressens encore cette émotion alors éprouvée en la ville messine. Comme devant la vieille porte Serpenoise abattue, j'ai eu dans la salle des fêtes le battement de cœur de ce lointain soir de juillet.

Allons, enfants de la patrie! chantaient les choristes, et au-dessus — par-delà les plafonds de Benjamin Constant et d'Aimé Morot — planait, me semblait-il, non pas la noire nuée d'orage d'autrefois, mais une nuée pourlante, une pensée, une anxiété, si l'on veut, un je ne sais quoi d'inquiet et de résolu aussi — l'heure du devoir étant arrivée. Et je crois bien que sans évoquer la vision de la porte Ser-

penoise (ceux-là sont déjà moins nombreux qui ont vu ces choses), la foule, cette foule patiente, point bruyante, mais gaie et pensive à la fois, la foule avait le sentiment que ce devoir s'imposait à tous, et disciplinée, acceptait de braver le froid "pour voir", pour saluer, pour jeter des fleurs, elle regardait. Elle regardait passer un vivant espoir de paix dans l'énergie et dans la fierté.

Il était dit que cette journée serait pour moi celle des souvenirs. Je rencontrai devant l'Hôtel de Ville un des manifestants de cette journée du 22 janvier où j'avais traversé la place sous les balles des fédérés et des mobiles bretons croisant leurs feux. Nous n'étions pas, ce jour-là, du même côté non de la barricade, mais de la grille, et voilà que les années rapprochaient dans un même sentiment patriotique les témoins si différents de cet "autrefois". Nous échangeâmes nos impressions tandis que par cette même rue de Rivoli, où j'avais vu charger les cavaliers de Vinoy, s'éloignaient au galop, disparaissant au loin, les banderoles de leurs lances de bambou flottant au vent, les dragons enveloppés de leurs lourds manteaux. Et ces impressions étaient identiques. Ce peuple laborieux et paisible nous apparaissait tel qu'il est: un peuple conscient de la situation ou plutôt vaguement inquiet, mais certain aussi de confier ses destinées à des mains fermes. Adviennent que pourra! Le vieux hymne que Bosquet faisait jouer à ses musiques au moment de donner un assaut est celui qui régentent non seulement les cuirasses, mais les âmes.

Nous entrerons dans la carrière. Quand nos aînés n'y seront plus! C'est à pied et par la vieille rue du Temple, que tout en causant, nous regagnions le boulevard. Ce Paris populaire, dans son décor d'antiques maisons pittoresques, était joyeux. On chantait. On chantait sur la place de la République. On chantait près du Gymnase, sur le terre-plein où faisait cercle les auditeurs qui reprenaient parfois en chœur le refrain du jour. M. Raymond Poincaré peut être satisfait. Il a les chansonniers pour lui. Les chansonniers sont une force, comme les humoristes. Ils trouvent le mot qui fait balte, le trait, parfois injuste, qui s'enfonce, si je puis dire, dans l'esprit public. On ne saura jamais le degré d'influence qu'ont eu depuis trente ans les chansonniers de Montmartre.

On croyait morte la chanson — j'entends la chanson politique, — après les couplets de Béranger. Mais un chansonnier-vaudevilleur disait alors: — N'en croyez rien. Elle dort sans doute. Elle se réveillera. La chanson, au contraire du grand-nadier de la garde, se rend peut-être, mais elle ne meurt pas. Et en effet, elle a clabonné et sifflé tour à tour. Elle s'est faite vengeresse parfois, et parfois courtoisane. Elle a mêlé son fifre au fameux grand concert européen. Elle a trouvé de ces refrains dont on peut dire, comme Mme de Sévigné parlant des mazarinades de la Fronde, qu'elles ont "le diable au corps". J'ai longtemps caressé le projet d'écrire "l'histoire de France par la chanson", et des morceaux de refrains documentaires dorment en un coin, dans la poussière. Mazarin avait, comme on sait, constaté à la fois la toute-puissance et l'utilité de la chanson. "Le peuple chante, il payera." Il paye même de son sang et chante en allant à la frontière. Mais voilà que le couplet de Beaumarchais n'est plus exact et que Chrid'oison se trompe:

Tout finit par des chansons. Eh! non, pas toujours. Et cette fois, c'est par des chansons que tout commence. J'ai fait la guerre aux exploités et protégerai l'travailleur!

Ainsi chantait le chanteur des rues, au coin de la rue d'Hauterive. Et tous ces refrains qui constataient instinctivement, naïvement, le besoin de concorde et de labour qu'a ce bon peuple de France ont une inspiration commune. Ecoutez la voix du carrefour. Elle dit: "Espoir, apaisement, paix, travail." Et la chanson nouvelle pourrait choisir pour refrain le vieux appel du chansonnier jeté au vent des heures tragiques:

Gail gail! Serrons les rangs!
Espérance
De la France.
Gail gail! Serrons les rangs!
Aimons-nous, Gaulois et Francs!

Aujourd'hui nous aurons un Message qui ne sera pas une chanson, mais qui redira sous une autre forme ces paroles de confiance: "Serrons les rangs!" Mais voilà que la neige, faisant office de pacificatrice, interrompait là-bas les opérations de guerre. Disons-nous que la neige fond parfois très vite, et si l'on ne compte que sur elle pour mettre fin aux égorgements, on fera, j'en ai peur, un médiocre calcul. Ce ne sont pas les gouvernements qui semblent et sont aujourd'hui belliqueux, ce sont les peuples, et il faudrait beaucoup, beaucoup de neige pour calmer leur fievre.

Le monde d'ailleurs offre en ce moment un spectacle assez mélodramatique. La transmission des pouvoirs du président Madero au président Huerta s'est faite à Mexico d'une toute autre façon que chez nous. Ce général Huerta, président provisoire, qui invite à déjeuner au restaurant le frère du président, lui fait mettre devant le potage le revolver sous le nez et lui offre, non-dit-on, en manière de dessert, douze balles dans le corps, cet "antimodérniste" forcé de me paraît un politicien de l'école particulière d'Enver bey. Tout par le browning. C'est un programme comme un autre et décidément la bête fauve n'est point définitivement classée des agglomérations humaines.

— La force, monsieur, la force avant tout, répètent les théoriciens du coup de poing et de la violence. Il y a longtemps que la chanson, cette chanson narquoise dont je parlais tout à l'heure a raillé les brutalités qui redevenaient la mode. Le vieux Béranger, alors tout jeune, chansonnait en 1814 les "Boxeurs ou l'Anglomanie".

Voilà les boxeurs à Paris: Courrons vite ouvrir des paris; Et même par-devant notaire. Ils doivent se battre un contre un; Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point. Point de ces coups de poing qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Et Béranger se moquait des Parisiennes qui assistaient à ces matches: Ça, mesdames, qu'en pensez-vous? C'est à vous de juger les coups. Quoi! ce spectacle vous attriste? Le sang jaillit... battez des mains!

Ce n'est plus "atterrer" qu'il faudrait dire à présent. La rime a changé. C'est "attirer" qui s'impose. Les Parisiennes ont pris goût à ces saignements de nez et à ces encaissements de coups de poing dans la figure. Un visage bien tuméfié ne leur déplaît pas. La boxe est un dessert comme l'exécution de Gustavo Madero ou un apéritif avant le souper. Cela dépend de l'heure. Et pourtant, soyons justes, les spectatrices féminines n'ont pas été fort impressionnées aux audiences de la cour d'assises pendant les débats de l'affaire Dieudonné "and Co." Peut-être seront-elles plus attirées par la dernière séance alors que la sentence tombera sur la troupe tragique de Mme Steinhell un public féminin plus nombreux. Les meurtriers n'ont fait recette qu'à Chanfilly. Ce devrait être ainsi toujours. Les braves gens devraient avoir

leur public aussi et "attirer" eux qui n'atterrent pas. On enterra aujourd'hui à Trouville un véritable héros, un sauveur qui a arraché à la mort je ne sais combien de vies humaines. C'est Frédéric Postel, qui était populaire — et méritait de l'être — sur la côte normande. Solide et superbe avec sa longue barbe qui le fait ressembler, sur les images, à un autre Alphonse Karr, il pouvait montrer sur sa poitrine un nombre étonnant de croix et de médailles dont chacune représentait un acte de courage et de dévouement. Mais très modeste, il n'aimait point à se parer de ces décorations si bien gagnées.

J'ai eu l'honneur de signaler ce brave à l'Académie française alors que devant nous Félix Postel venait, aux applaudissements de la foule accourue, d'arracher à la mer un baigneur qui se noyait au large. Jamais être ne me parut plus beau que cet homme sortant de l'eau avec son fardeau sur les bras. Le baigneur respirait à peine, emporté par les bras herculéens du nageur. Et le sauveur, avec sa barbe d'ouïe, coulait l'eau salée, ressemblait à la statue vivante d'un fleuve débouarré. On l'acclamait, il courbait le front sous les bravos, tandis qu'un enfant, courant à lui, une fillette toute fière de ce triomphe, disait avec un gentil orgueil à cette foule: — C'est papa!

Et ce spectacle émouvant, la vue dramatique d'un tel sauvetage, Félix Postel plus d'une fois le renouvela. C'était un habitué du péril de mort. Il savait pour sauver, comme d'autres tuent pour tuer. Ce matelot était né terre-neuve.

Ce fut Maxime du Camp qui prononça son éloge en séance publique. Les phrases étaient quand on évoquait la vue de ce triton sublime sortant de la mer avec son "prochain" à demi-noyé, on ne pouvait s'empêcher de trouver qu'un prix de vertu est bien peu de chose comparé à l'action même que l'on couronne. Et cette action, ces actes furent continus dans la vie du sauveur. "Ce n'est plus de l'héroïsme, c'est de l'habitude," disait un homme d'esprit, car il faut bien que l'esprit se mêle à tout et se moque aussi de tout. Ce qui était plus triste, c'est que Postel vieillissait et qu'il n'était pas riche. Trouville a fait au sauveur des obsèques solennelles. Le corps de Félix Postel repose, en une concession à perpétuité, dans le terrain que donne la ville aux Victimes du devoir. Ce "post-scriptum" de la biographie du brave homme fait honneur à ses compatriotes. Mais plus d'une fois le héros s'était senti mordu par le besoin, et cette vocation, le sauvetage, semble vouer ceux qui l'exercent à la pauvreté. Arracher les gens à la mort ne donne pas de quoi vivre. Et avant de célébrer la mémoire du vaillant et grand et entêté sauveur, peut-être eût-on bien fait de l'aider dans sa vieillesse.

Sans doute l'a-t-on fait. Mais confidant de certaines tristesses, je sais que la vertu n'enrichit pas. Du moins donne-t-elle l'honneur, et voilà un nom, "Félix Postel", un humble nom de baigneur normand, qui mérite de vivre — et qui vivra — dans la mémoire des hommes.

Oui, presque autant que le nom de Bonnot, ce qui n'est pas peu dire. Il n'est pas mauvais que l'honnêteté ait aussi ses légendes. Si Félix Postel avait voulu, il eût pu sans doute battre monnaie avec les signatures et autographes que lui demandaient les étrangers de passage, les amateurs qui collectionnent les écritures des gens célèbres à des titres divers.

Et voilà qu'à ces abus de demandes d'autographes, de signatures sur les cartes postales, une société dite "l'Union des arts" va opposer un règlement et comme un impôt dont les produits seront versés à une association de secours aux artistes. C'est Mlle Rachel Boyer qui a eu l'idée de cette œuvre de bienfaisance. Les demandes d'autographes devenant un abus (et, dit-on, un com-

merce, les artistes pauvres profiteront de la redevance exigée par tous les sociétaires de l'Union des arts. — Vous voulez un autographe ou un portrait-carte? Soit! Versez "tant" à la caisse de secours des artistes pauvres. M. Rudard Kipling, accablé de telles demandes, a fait, paraît-il, autographe d'une sorte de réponse circulaire qu'il envoie aux quémandeurs: "Verrez d'abord cinq shillings pour les pauvres." Je dis cinq shillings, la somme est peut-être un peu plus forte, et un autographe de l'auteur du "Livre de la Jungle" s'adjugerait évidemment plus cher en valeur publique, mais il s'agit là d'une question de principe, et c'est ce principe que Mlle Rachel Boyer, en émettant l'idée de cette union de bienfaisance, veut faire triompher. Nous sommes, en effet, accablés de ces demandes, mais peut-être aussi serions-nous attristés si on ne nous en adressait plus. Les écrivains sont un peu comme ces jolies femmes qui deviennent mélancoliques lorsque, comme disait l'une d'entre elles, les petits savoyards ne se retournent plus dans la rue pour les regarder. Les "petits savoyards" des gens de lettres, ce sont les quémandeurs d'autographes, et s'ils sont fréquents, ennuyeux ou indiscrets, ils sont flatteurs. Les prières féminines surtout se font aimables. Et comment résister à une requête qu'accompagne un compliment bien tourné? Vite, une pensée, une ligne jetée en hâte, une signature sur la carte postale.

— He! — ou heureusement — ceux des gens célèbres qui feront partie de l'Union des arts exigent une offre préalable. Non pour eux, certes, mais pour les pauvres. Et si les collectionneurs d'autographes sont nombreux, les pauvres le sont plus encore. La fondation de cette association de bienfaisance va certes laquiner, irriter peut-être, bien des gens, mais elle en consolera et en soulagera un plus grand nombre.

Maintenant, ouvrons un nouveau livre et notons les événements que le destin obscur nous prépare. Si jamais l'expression dont on a abusé: "le tournant de l'histoire", est de mise, c'est aujourd'hui. Tournant de l'histoire!

De quoi demain sera-t-il fait? Notre jeunesse a vécu de trop tristes journées. L'avenir épargnera aux générations nouvelles les épreuves que nous avons subies et les nuées se dissiperont, ces nuées où grondait l'orage, un soir de juillet, il y aura bientôt un demi-siècle.

JULES CLARETTE.

Grand incendie à New Roads
New Roads, Lne., 11 mars. — Un incendie a détruit ce matin les résidences de John M. Wilson et Mme L. C. Wells, évaluées à \$10,000. Pendant un moment l'incendie menaçait de détruire une partie de la ville, mais grâce à un vent du nord l'incendie ne prit pas de grandes proportions.

Les amis de l'Honorable Henri Gueydan demandent au Secrétaire d'Etat de l'appointer ministre au Guatemala
Thibodaux, Lne., 11 mars. — Les amis de l'Honorable Henri Gueydan attendent avec beaucoup d'impatience le résultat de leur pétition au Secrétaire d'Etat Wm. J. Bryan, dans laquelle ils demandent la nomination du Louisiana au poste de ministre au Guatemala.

Un homme âgé est arrêté sous une grave accusation
Lucy, Lne., 11 mars. — Un homme blanc, âgé de 60 ans, a été arrêté aujourd'hui pour avoir attaqué une fillette de 8 ans à Manchac, Lne., dimanche. Le vieillard qui a une blessure à la tête prétend être ignorant de l'accusation portée contre lui,

BALKANS
Belgrade, 11 Mars. — L'Autriche a pris aujourd'hui une mesure qui équivaut à défendre à la Serbie d'envoyer des troupes au secours des Monténégrins assiégés Scutari. Le ministre Autrichien en Serbie a prévenu M. Pasitch, président du Conseil que son gouvernement était opposé à l'envoi de troupes serbes pour aider l'armée Monténégrine en train de faire le siège de Scutari qui doit devenir la capitale de l'Albanie. Il a demandé le rappel immédiat des troupes serbes qui ont déjà été envoyées. Le premier ministre Serbe a répondu que suivant les termes du traité existant entre les alliés, la Serbie devait prêter son assistance, sans avoir à considérer l'avenir de Scutari. La situation est considérée comme très délicate. Le sentiment populaire est très monté contre l'Autriche. Un voyageur venant du théâtre de la guerre a dit au Manchester Guardian qu'un massacre général de toute la population turque était à craindre, si les Serbes et les Monténégrins s'emparaient de la ville. Il dit que se trouvant à Durazzo des officiers Serbes se sont vantés devant lui d'avoir exterminé la tribu musulmane de Lyuma, en Albanie. Il continue ainsi: "Plus tard un officier monténégrin m'a assuré que les Monténégrins avaient complètement détruit les tribus de Rugova. Quand ils les eurent réduits à soumission, ils les passèrent tous au fil de l'épée. L'excuse des Monténégrins pour un acte pareil était que ces tribus étaient composées de gens pires que des animaux sauvages." Un des principaux journaux de Belgrade recommande d'être sans merci pour la population civile de Scutari et de démolir la ville au ras du sol. La Chambre des Communes a discuté hier la situation des Balkans. Le premier Asquith s'est exprimé ainsi: "Ce n'est qu'une question de s'entendre sur deux ou trois points sans grande importance pour que les puissances se mettent tout à fait d'accord au sujet des frontières de l'Albanie. La Turquie a accepté la médiation des puissances et nous attendons maintenant la réponse des alliés à ce sujet." M. Asquith a ajouté que la question de l'accès de la mer Adriatique par la Serbie et de l'autonomie de l'Albanie, sous une tutelle européenne, avait été réglée.

ALLEMAGNE
Visite du prince de Galles
Berlin, 11 mars. — Le prince de Galles doit visiter l'Allemagne à la fin de son année d'études à Oxford. Il passera ses vacances à Stuttgart, le foyer de la famille de sa mère.

Mme Huston et son fils sont acquittés d'une accusation de meurtre
Clinton, Lne., 11 mars. — Après dix minutes de délibérations un jury acquitta Mme Ellen Huston et son fils, accusés du meurtre de Billiare Jacobs, un des pensionnaires de la maison de santé d'Etat. Le corps de Jacobs avait été trouvé sur une route le mois de janvier. Il avait été assassiné. D'après les témoins la femme et son fils, portant un fusil, avaient été vus rodant dans les environs du lieu du crime. Quelque temps avant qu'une détonation fut entendue.

Une chute Grave
Mme Marie Parker, âgée de 81 ans, demeurant au No. 1810 rue Nord Franklin, a été dangereusement blessée mardi matin en tombant dans les escaliers de son domicile. Elle a été transportée à l'Hôpital de la Charité. Les médecins déclarent que son état est très grave.

Angletterre
Mort d'un brave
Londres, 11 mars. — Le vicomte Tredegar, un des survivants de la charge de la "Light Brigade" à Balaclava, est mort mardi à l'âge de 82 ans. Courtenay Chas. E. Morgan a petit fils du premier baron hérite du titre de baron Tredegar.

Les suffragettes
Londres, 11 mars. — Cinq suffragettes qui ont essayé hier de présenter des pétitions au roi pendant qu'il se rendait au parlement, ont été condamnées à des peines variant de 21 jours à un mois. Les cinq jeunes femmes ont donné leurs noms comme étant: Lillian Wilcox, Dorothy Smith, Kathleen Paget, Gertrude Vaughan et Grace Stuart. Elles ont été accusées d'avoir empêché la police de faire son devoir. Les accusées ont prétendu que leur acte était absolument légal et que le droit de tous les sujets britanniques était de présenter une pétition au roi. Le juge leur a dit que la présentation d'une pétition à sa majesté doit être faite par l'entremise de la chancellerie. Deux autres suffragettes ont été envoyées en prison pour avoir brisé des fenêtres au ministère de l'intérieur.

Le président Wilson reçoit de nombreux visiteurs
Washington, 11 mars. — Le président Wilson a été très occupé pendant la journée d'hier. Avant la réunion du Cabinet, à 9 heures, au moment où le président se rend à son bureau, le Secrétaire Garrison, du département de la guerre, arrivait pour le voir. A partir de 10 heures le président a reçu du monde. Le sénateur Gore de l'Oklahoma était le premier sur la liste des visiteurs. Les sénateurs Stone, Lodge et Smoot ont été reçus en audience aussitôt après. Le représentant Kennedy du Connecticut, l'ancien gouverneur Campbell du Texas, les sénateurs Johnston et Richardson de l'Alabama et Henry W. Dooley de Porto Rico ont vu le président avant la réunion du Cabinet. Le président a reçu dans l'après-midi les juges de la cour d'appel des Etats-Unis ainsi que les membres du tribunal de commerce. Ceux qui ont fréquenté la Maison Blanche depuis l'installation du nouveau président reconnaissent les tendances démocratiques du nouveau président. Sa tenue très correcte est des plus simples, il est toujours vêtu d'un complet gris, et n'aime guère à changer d'effets plusieurs fois par jour. L'entrevue entre le président et le secrétaire de la guerre Garrison a roulé principalement sur les Philippines. Cette question paraît être des plus importantes pour le président.

Weber est transféré au Pénitencier
Baton Rouge, Lne., 11 mars. — Le Sheriff Womack a transféré Dudley L. Weber au pénitencier d'Etat hier après-midi. Il va commencer de purger une sentence de sept ans pour faux. Mme Weber et son frère, Malcolm Dougherty, ont visité le prisonnier avant qu'il parte pour le pénitencier. Weber a maintenu aujourd'hui une attitude insouciance, et a salué plusieurs amis qu'il rencontra sur son passage.

Le traitement de la tuberculose
New York, 11 mars. — Quand le Dr. Frederick F. Friedmann sera de retour de Montreal, il révélera son secret. Il donnera des conférences sur la préparation et l'application de son vaccin. Le Dr. Friedmann aura sans doute l'Hôpital Bellevue, le plus grand des hôpitaux de New-York, mis à sa disposition pour faire ses expériences.